ACADÉMIE ROUMAINE
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
SOCIÉTÉ ROUMAINE D'ÉTUDES BYZANTINES

ÉTUDES BYZANTINES ET POST-BYZANTINES

Nouvelle série
Tome VII (XIV)

Le Centenaire des congrès des études byzantines (1924-2024)

Le congrès de Bucarest (1924) et l'internationalisation des études byzantines

Éditeurs

Andrei Timotin et Mihail Mitrea

2025

Pourquoi un congrès international des études byzantines ? L'argument de N. Iorga

Andrei Timotin

Abstract: The article examines the intellectual motivations underlying N. Iorga's initiative to organize the first International Congress of Byzantine Studies in Bucharest in 1924. Through his earlier works, Iorga developed the idea of a single "universal Empire" underpinning medieval civilization – embracing Byzantium, Western Christendom, and Islam. His historical vision emphasized the continuity between Eastern and Western political formations and the necessity of international scholarly collaboration to study this continuity. The congress thus embodied his ambition to establish a comprehensive, interdisciplinary Byzantinology linking history, literature, and art. Ultimately, the Bucharest congress represented both the culmination of Iorga's synthetic historical vision and a lasting institutional foundation for global Byzantine scholarship.

Keywords: N. Iorga, Byzantine studies, medieval history, *Byzance après Byzance*, historiography, intellectual history

Dans une conférence prononcée le 6 décembre 1945 à l'Institut d'Histoire universelle « N. Iorga », le Père Vitalien Laurent, après avoir rappelé les travaux de byzantinologie du grand historien ainsi que ses nombreuses initiatives et fondations ayant contribué à l'essor des études byzantines, affirmait : « Mais l'initiative la plus heureuse et la plus féconde de Iorga fut assurément la tenue du premier Congrès des Études byzantines dans cette capitale en 1924. Sa réussite détermina dans toute l'Europe une efflorescence de nouveaux périodiques. La revue *Byzantion* à Bruxelles, les *Studi bizantini e neoellenici* à Rome, les *Byzantinoslavica* et le *Seminarium Kondakovianum* à Prague, l'*Annuaire de la Société des Études byzantines* à Athènes ; tous ces organes, dont le numéro limitaire porte le même millésime, 1924 ou 1925, sont

issus de l'enthousiasme soulevé partout par les travaux de cette première assemblée auxquels Iorga avait su donner du prestige et une féconde cohésion »[1].

Émanant de l'un des plus illustres byzantinologues de son temps, qui passa plus de dix années à Bucarest en qualité de directeur de l'Institut français d'Études byzantines (1935-1947)[2], et qui, mieux que quiconque, pouvait mesurer la contribution de Iorga au développement des études byzantines, cette affirmation mérite d'être considérée avec une attention particulière. Le colloque organisé à l'occasion du centenaire du congrès de Bucarest offrait en effet une occasion privilégiée de s'interroger sur la portée de cette appréciation, mais aussi sur le contexte intellectuel et scientifique dans lequel prit forme l'initiative de Iorga : celle de rassembler, au sein d'un congrès international, les spécialistes des études byzantines – projet qu'il avait formulé à l'occasion du Ve Congrès international des sciences historiques, tenu à Bruxelles en avril 1923.

Le point de départ de cette enquête est le discours prononcé par Iorga lors de l'ouverture du congrès de Bucarest. Vers la fin de cette allocution, dissimulée au sein de son vibrant plaidoyer en faveur de l'héritage romain et byzantin de son pays, se trouve une section qui exprime sa propre conception de Byzance et qui, à ce titre, mérite d'être examinée de près :

> « Byzance est quelque chose qui s'est formée dans l'Empire des Rhomées, qui s'est étendue sur toutes les formations politiques similaires, qu'elles aient appartenu d'une façon ou d'une autre aux basileis, mais quelque-chose qui existe par elle-même, après la déchéance et la mort de l'Empire dans lequel et par lequel la forme impériale de Byzance a pris naissance.
>
> Elle appartient simultanément à toutes les civilisations asiatiques, à toute la pensée orientale, à tout l'apport chrétien, à toute la discipline romaine, qui n'a pas fourni seulement les cadres, mais a versé aussi le ciment. Il y a eu aussi un organisme byzantin, aux lignes directrices très claires, mais toujours ouvert à des accroissements, toujours sujet à des changements qui ne dérangent pas ses lignes. L'occidentalisme même y avait pénétré dès les Comnènes par la chevalerie, dès une époque encore plus ancienne, par la nouvelle économie bourgeoise des villes italiennes. L'esprit byzantin, tout de synthèse en mouvement, survécut.
>
> Tous ceux qui se trouvent sur les territoires détenus par les successeurs de Constantin ou influencés par eux ont donc à leur disposition des éléments qui peuvent servir à mieux expliquer cette vaste synthèse. Séparés dans tant de domaines, il y a toujours cette collaboration scientifique qui peut les réunir, les dirigeant vers d'autres rapprochements utiles. D'un autre côté, les Occidentaux, auxquels les Roumains spécialement sont liés par de si nombreuses et si importantes attaches, ont dans leur

---

[1] V. Laurent, « Nicolas Iorga, historien de la vie byzantine », *Revue des études byzantines* 4, 1946, p. 5-23, ici p. 22.

[2] Sur l'histoire de l'Institut, voir M.-H. Blanchet et I.-A. Tudorie (éd.), *L'Apport des Assomptionnistes français aux études byzantines : une approche critique (Actes du colloque de Bucarest, 25-27 septembre 2014)*, Paris – Louvain, 2017.

> propre histoire, plus qu'on ne le croit habituellement, des chapitres purement byzantins. En les reconnaissant, on se rend mieux compte chaque jour de la grande unité historique que nous avons trop longuement séparée, par nos délimitations et dans laquelle cette nouvelle évolution de l'antiquité classique, de Rome et du christianisme a une si large part. »[3]

Dans cet extrait, Iorga formule discrètement trois idées directrices qui structurent sa vision singulière de l'histoire byzantine :

a) la première est celle de l'unité de l'histoire médiévale, englobant l'ensemble des formations politiques héritières de l'Empire, en Orient comme en Occident ;

b) la deuxième est celle de la pérennité de la forme impériale byzantine, survivant à la chute de Byzance par sa remarquable capacité de synthèse et d'assimilation ;

c) enfin, la troisième, découlant des précédentes, est celle de la nécessité d'une collaboration scientifique internationale, dépassant les frontières non seulement disciplinaires, mais aussi celles qui séparent les différents domaines des études médiévales, seule à même de rendre compte de l'ampleur de cette synthèse et de mettre en lumière cette unité historique.

Formulées sous une forme dense et allusive, ces trois idées condensent l'argument de Iorga en faveur du congrès qu'il avait pris l'initiative d'organiser. L'argument sera ici explicité à partir des travaux de byzantinologie que Iorga publia avant et après le congrès de Bucarest.

Sa thèse principale est manifestement celle de l'unité fondamentale de l'histoire médiévale, une unité fondée sur l'aspiration commune des puissances politiques, tant en Orient qu'en Occident, à restaurer l'Empire, le seul empire véritable. Jusqu'à la conquête de Constantinople par les croisés en 1204, celui-ci demeure la principale source de légitimité politique dans le monde médiéval. Cette thèse est clairement formulée dans une communication présentée au IIIe Congrès international d'études historiques, à Londres, en 1913, intitulée *Les bases nécessaires d'une nouvelle histoire du Moyen Âge* :

> « À partir de Charlemagne la race germanique s'usera à faire du nouvel Empire créé par les Francs une réalité durable. Le même rôle revient du côté d'Orient à ces Bulgares, qui créent, après le Tzarat de Siméon, celui de Samuel, soutenu par les Albanais et les Vlaques, puis celui de Joannice, lui-même de race vlaque. Tout ce qui se passe en Europe et dans les régions voisines d'Asie, jusqu'au califat des Arabes, qui abandonne bien vite son caractère patriarcal, le bournous et le sac à figues des premiers successeurs du Prophète, pour chausser les brodequins impériaux, peut être classé sous cette rubrique des luttes pour le rétablissement de l'Empire. *C'est la vraie unité de l'histoire du Moyen Âge. Elle ne doit pas commencer donc par l'analyse des germes de nation, qui ne se*

[3] « Discours d'ouverture de N. Iorga », dans *Compte-rendu du Premier congrès international des études byzantines*, éd. C. Marinescu, Bucarest, 1924, p. 10-15, ici p. 14-15. Sur le discours d'ouverture de N. Iorga, voir également la contribution de Marie-Hélène Blanchet dans ce volume.

développeront que dans quelques centaines d'années, ce qui appartient à l'histoire moderne, occupées de royautés nationales, mais bien poursuivre ces combats incessants, cette continuelle tension de tous les peuples pour avoir l'Empire, le seul Empire. »[4]

Dans cette conception, Byzance apparaît donc essentiellement comme la monarchie unique à vocation universelle, où tous les peuples sont appelés à trouver leur place, et dont le titulaire légitime, héritier de Constantin et de Rome, réside à Constantinople. Sur le plan juridique, qui fonde la légitimité politique, l'Empire romain n'a jamais véritablement renoncé à ses possessions occidentales, celles-ci étant, *de facto*, temporairement passées sous la domination d'autres puissances. C'est à la lumière de cette perspective que la « reconquête » occidentale menée par Justinien se présente plutôt comme un rétablissement naturel de l'unité impériale artificiellement fragmentée. Iorga le souligne de manière explicite dans plusieurs de ses travaux, notamment dans son étude « Justinien et sa conception de l'Empire »[5]. Les autonomies locales qui émergent dans les siècles suivants sur le territoire italien sont également interprétées comme autant de « formes impériales » héritières de Rome.

Cette thèse est reprise est développée, avant le congrès de Bucarest, dans une série de conférences données à la Sorbonne et publiées en 1923 sous le titre *Relations entre l'Orient et l'Occident au Moyen Age*[6]. Le septième chapitre de cet ouvrage (p. 121-139) est intitulé, de manière suggestive, « Byzantins et Italiens au Xe siècle en Occident. Une nouvelle forme impériale ». Iorga présente l'Italie des autonomies locales, qui émerge au Xe siècle, comme héritière de l'Antiquité et comme un espace où la forme impériale romaine se manifeste, s'affirmant au détriment des prétentions romaines de l'Empire des Ottoniens : « Et, quant à l'*orbis romanus*, il devait appartenir à d'autres, il devait appartenir, en tant que commerce, en tant qu'initiative économique, en tant que civilisation, à cette formation des villes, s'inspirant du passé classique, à ces villes de l'Italie qui, sans grand fracas, sans manifester, sans inscrire sur leurs bannières de trop grandes ambitions, étaient les vraies héritières de cette antiquité vers laquelle les Othons étendaient une main impuissante »[7]. Ces Ottoniens, et en particulier Othon III, fils de Théophano de Constantinople, qui s'installe en Italie en quittant définitivement l'Allemagne et se présente comme empereur romain[8], participent, dans cette perspective, à cette aspiration commune à la forme impériale. Mais les Ottoniens,

---

[4] N. Iorga, *I. Les bases nécessaires d'une nouvelle histoire du Moyen Âge. II. La survivance byzantine dans les Pays roumains*. Deux communications faites, le 7 et 8 avril 1913, au troisième congrès international d'études historiques, à Londres, Bucarest, 1913 [*La survivance…* est reprise dans N. Iorga, *Études byzantines*, II, Bucarest, 1940 (Institut d'études byzantines), p. 257-276], ici p. 14-15.

[5] Mais voir déjà sa contribution « Der lateinische Westen und der byzantinische Osten in ihren Wechselbeziehungen während des Mittelalters », dans *Ehrengabe Karl Lamprecht*, Berlin, 1909, p. 89-99.

[6] N. Iorga, *Relations entre l'Orient et l'Occident au Moyen Age*, Conférences données à la Sorbonne, Paris, 1923 (Institut roumain pour l'Étude du Sud-Est de l'Europe).

[7] *Ibid.*, p. 139.

[8] *Ibid.*, p. 137-138.

écrit Iorga, n'arrivèrent pas à « donner à Rome un régime permanent et légitime, et, en même temps, [à] arracher aux Grecs et aux Sarrasins le Sud de l'Italie », la double mission que l'Empire germanique, autant que celui carolingien s'étaient donnée : « Les trois Othons – affirme Iorga – s'y sont employés ; après eux, leurs successeurs : Henri, Conrad, l'autre Henri, jusqu'à Henri IV, ont fait tout leur possible pour arriver à ce double résultat sans pouvoir l'atteindre »[9].

Ce résultat sera, au contraire, l'œuvre de cette autre forme d'Empire que Iorga appelle « l'Italie des autonomies locales », ou, dans une autre conférence reprise dans le même ouvrage, « les *Romaniae* des cités libres »[10], ou bien « les *Romaniae* autonomes de l'Occident »[11]. Il montre ainsi que la domination normande dans l'Italie méridionale préserve les structures et parfois même les titres de l'organisation byzantine[12] ; de même la Raguse soumise aux Normands : « Si Venise [en effet – souligne Iorga –], à la fin du XIe siècle, s'est tournée contre Robert de Sicile, c'est parce qu'elle voyait surgir la concurrence de Raguse, qui a fait hommage au roi normand : parfois cependant on oubliait tout ce qui reliait jusqu'alors la République avec l'Empire, qui n'aura jamais d'ennemis aussi énergiques et opiniâtres que ces Vénitiens »[13]. Une nouvelle autonomie, une nouvelle forme locale d'empire se consolide aussi à Rome. Au XIe et XIIe siècle, le pouvoir passe de la communauté aux grandes familles patriciennes : les Frangipanni, les Pierleone, les Colonna, les Orsini. En 1290, écrit Iorga, « les Romains firent leur *dominus* (leur empereur) Jacques de Colonna, et le menèrent à travers Rome sur un char à la manière des empereurs (*more imperatorum*), et l'appelèrent César […] ceci montre le dernier but naturel vers lequel tendaient ces communautés urbaines qui se détachaient d'abord de la vie de l'Empire pour finir avec la tentative de remplacer par des éléments nouveaux ce même Empire »[14].

La conclusion qui s'impose à l'historien à la suite de l'examen de ces « autonomies » italiennes héritières de l'Empire, dans l'Italie méridionale, à Raguse, à Venise, à Rome, est qu'« on a donc vers 1200 cet état d'esprit, cette conscience que les organisations populaires ont pris un développement d'énergie leur donnant le droit de passer par-dessus l'autorité ancienne, que l'Empire sans l'acceptation populaire ne vaut rien, que les nouvelles démocraties organisées ont droit à tout. Cette conscience dépassait la vie locale, elle dépassait même le caractère des États qui s'étaient formés

---

[9] *Ibid.*, p. 137.

[10] N. Iorga, « Les *Romaniae* des cités libres et les formes d'Empire », *ibid.*, p. 154-167 [repris dans id., *Études byzantines*, I, Bucarest, 1939 (Institut d'études byzantines), p. 277-286].

[11] N. Iorga, *Études byzantines*, I, p. 205-221.

[12] Sur la continuité des structures administratives, juridiques et culturelles byzantines sous la domination normande, voir maintenant J. Drell et P. Oldfield (éd.), *Rethinking Norman Italy. Studies in Honour of Graham A. Loud*, Manchester, 2021.

[13] N. Iorga, *Relations entre l'Orient et l'Occident au Moyen Age*, p. 163.

[14] *Ibid.*, p. 163-164.

sur la base de cette vie locale. Elle aspirait à remplacer l'Empire »[15]. Et, avec la quatrième croisade, cette aspiration trouve son accomplissement. La conquête latine de Constantinople se présente, dans cette perspective, comme le remplacement de l'Empire par l'une de ses formes qui, en suivant ses tendances naturelles, rétablit temporairement, d'une manière différente, l'unité de l'Orient et de l'Occident, unité qui définit l'unité légale et idéale de l'Empire. À la différence de John Bury, que Iorga admirait pourtant, et qui considérait le mouvement des croisades comme une action circonstancielle et marquée par le brigandage[16], l'historien roumain y discerne – d'une manière qui n'est paradoxale que pour ceux qui ignorent ses fondements – un chapitre de l'histoire byzantine, ou mieux encore, de l'histoire impériale de l'Empire unique. Cette conception, longtemps mûrie, avait été préparée par les nombreux travaux que Iorga avait consacrés aux croisades, parmi lesquels son importante monographie sur Philippe de Mézières[17], ainsi que ses *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XVe siècle*[18].

Dans une autre conférence donnée à la Sorbonne et publiée dans le même volume, « Orient impérial et Occident populaire devant le devoir de 'croisade' »[19], le phénomène des croisades est envisagé, sur le long terme, comme une continuation des campagnes orientales des empereurs byzantins : de véritables « croisades byzantines » qui ont précédé et servi de modèle aux croisades occidentales. Sont ainsi évoquées les campagnes de Justinien, qui poursuivit celles de ses prédécesseurs romains, puis Héraclius, « dont la figure a été adoptée par la légende des croisades occidentales », et qui inspira, à la fin du Xe siècle, les expéditions de Nicéphore Phocas et de Jean Tzimiskès[20]. Dans cette symbiose des formes byzantines et occidentales de croisade, Iorga souligne également la dimension occidentale de la personnalité et de l'époque du chevalier Manuel Comnène, figure d'un nouvel empereur restaurateur, qu'il met en relation de manière suggestive avec les contemporains occidentaux et orientaux : Richard Cœur de Lion et Saladin[21].

---

[15] *Ibid.*, p. 167 [= *Études byzantines*, I, p. 286].

[16] J. B. Bury (éd.), *The Cambridge Medieval History*, vol. IV, *The Eastern Roman Empire (717–1453)*, Cambridge, 1923, p. 571-613 (chap. 14 : « The Fourth Crusade and the Latin Empire »).

[17] N. Iorga, *Philippe de Mézières (1327-1405) et la croisade au XIVe siècle*, Paris, 1896 ([2]1976). La monographie de Iorga demeure une référence incontournable dans les études consacrées à Philippe de Mézières. Voir récemment J. Blanchard, *Philippe de Mézières. Un monde rêvé, d'Orient en Occident*, Paris, 2024.

[18] N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XVe siècle*, t. I-V, Paris – Bucarest, 1899-1915.

[19] N. Iorga, *Relations entre l'Orient et l'Occident au Moyen Âge*, p. 140-153 [repris dans id., *Études byzantines*, I, Bucarest, 1939, p. 265-275].

[20] *Ibid.*, p. 141-143.

[21] *Ibid.*, p. 168-181 (chap. X « Chevalerie occidentale en Orient »). Sur Manuel Comnène, voir maintenant le livre classique de P. Magdalino, *The Empire of Manuel I Komnenos, 1143–1180*, Cambridge, 1993.

La solidarité entre les deux parties de l'Empire, entre les deux sociétés médiévales, orientale et occidentale, est encore mise en avant, quatre ans après le congrès de Bucarest, dans une communication présentée au Congrès international d'histoire à Oslo (1928) intitulée de manière programmatique « L'inter-pénétration de l'Orient et de l'Occident au Moyen-Âge »[22]. Cette communication développe deux thèses originales déjà esquissées dans les travaux antérieurs. La première soutient que l'Islam médiéval participe à cette aspiration commune, à cette dynamique de compétition qui anime les grands États du Moyen Âge dans leur quête de maîtrise de l'Empire unique :

> « On a présenté aussi l'Islam conquérant comme l'ennemi naturel de Byzance. Il en était plutôt, sous une autre forme, le concurrent, le rival, travaillant, avec un crédo religieux différent, accepté souvent par des Syriens, des Égyptiens, des Grecs mêmes, par les mêmes voies vers un but semblable à celui de Justinien. L'œuvre de celui-ci fut reprise par plusieurs califes, et ce que l'empereur orthodoxe avait accompli au VIe siècle fut réalisé de nouveau, au VIIIe, IXe et X^e^, par les successeurs à différents titres du Prophète. L'Afrique, la Sicile, les Balcans, la Sardaigne, passagèrement, une partie même de l'Italie du Sud, et en plus l'Espagne, la France méridionale, subirent une autre domination orientale, sous tant de rapports pareille à la première. »[23]

Cette thèse s'oppose à celle de Pirenne, le grand contemporain de Iorga, selon laquelle les conquêtes islamiques en Europe auraient entraîné une séparation politique et économique entre l'Occident et l'Orient[24]. Iorga soutient, au contraire, que l'Islam contribue à restaurer l'unité politique de la Méditerranée, qui poursuit, sous une autre forme impériale, l'œuvre de Justinien, et que l'Europe médiévale connaît en réalité un commerce unique, qui se maintient pendant plusieurs siècles entre Orient et Occident.

D'autre part, affirme Iorga, « le sens de la solidarité des deux sociétés chrétiennes » existe des deux côtés de l'Europe. Cette solidarité se manifeste non seulement sur le plan économique, mais aussi sur celui du savoir, notamment par la connaissance des événements de l'Empire, telle qu'en témoignent les chroniques occidentales. Iorga s'appuie à cet égard sur les sources anglaises relatives à la croisade de Richard Cœur de Lion[25]. Par la suite, les croisades ont favorisé pour les Occidentaux la découverte des monuments d'art de l'Empire, lesquels ont exercé une influence

---

[22] N. Iorga, « L'inter-pénétration de l'Orient et de l'Occident au Moyen-Âge », *Académie Roumaine. Bulletin de la Section Historique*, t. XV, 1928, p. 1-38 [étude reprise dans *Études byzantines*, II, p. 97-136].

[23] *Ibid.*, p. 16.

[24] H. Pirenne, *Mahomet et Charlemagne*, Paris, 1937.

[25] N. Iorga, « L'inter-pénétration de l'Orient et de l'Occident au Moyen-Âge », p. 30-34. Sur la croisade de Richard Cœur de Lion, voir maintenant J. B. Gillingham, *Richard Coeur de Lion. Kingship, Chivalry and War in the Twelfth Century*, Londres, 1994, notamment p. 141-153 (chap. « Roger of Howden on Crusade ») ; sur les sources de la croisade, voir P. W. Edbury, *The Conquest of Jerusalem and the Third Crusade. Sources in Translation*, Aldershot, 1996.

notable sur l'art occidental. C'est un aspect auquel Iorga accorde une attention particulière : l'exemple de l'architecture romane de Catalogne, par exemple, lui est fourni par les études de Josep Puig i Cadafalch, le grand architecte et érudit catalan présent au congrès de Bucarest[26].

La seconde thèse de l'étude de Iorga distingue clairement les conquêtes de la troisième et de la quatrième croisade d'autres tentatives de remplacement de l'Empire d'Orient par des formes politiques héritières de l'Empire romain. Cette distinction tient à l'imposition, dans les territoires orientaux conquis, de structures politiques nouvelles, étrangères à la tradition impériale, sans la moindre intention d'assurer la continuité avec l'héritage de Byzance. Avant la prise de Constantinople en 1204, la troisième croisade avait déjà donné lieu à ce phénomène : « Richard [Cœur de Lion] – écrit Iorga – détrône en Chypre un empereur, fût-il même resserré, avec les droits qu'il croit avoir sur l'Empire entier, dans son île seule. Il lui substitue ses vicaires ; il installera à sa place un roi d'achat pris parmi ses chevaliers. C'est tout autre chose que les principautés, formées par le hasard de la conquête et dans une forme mal définie théoriquement, par la première croisade. *Pour la première fois l'Occident transporta, imposa ses formes à lui, ne cherchant aucun autre appui que celui de sa force victorieuse* »[27]. Le phénomène se reproduit dans la capitale en 1204. Cette conquête se distingue essentiellement de celle menée par les Ottomans sur Byzance, deux siècles plus tard. À la différence de leurs prédécesseurs occidentaux, ces derniers eurent à cœur de se « relier au passé, même au passé dynastique » des empereurs romains – comme le fera Critoboule d'Imbros pour Mahomet II[28] – et de présenter ainsi leur empire comme la continuation de l'Empire byzantin. Dans une formule saisissante, qui put surprendre plus d'un lecteur de son temps, Iorga affirmait :

> « Ce que conquit en 1453 Mahomet II, infiniment plus byzantin même avant d'entrer à Constantinople que le demi-Serbe Dragasès Paléologue, n'était, sous les oripeaux de la vieille pourpre orientale, qu'un petit État latin infidèle à ses grandes origines dont le monde entier avait été si longtemps couvert. Les Turcs conquérants en paraîtront donc plus Byzantins par le rétablissement des anciennes frontières, mais aussi par la situation inférieure à laquelle seront réduits ces Latins de Péra, ces Génois, jusqu'ici

[26] N. Iorga, « L'inter-pénétration de l'Orient et de l'Occident au Moyen-Âge », p. 18. Les discussions suscitées par la contribution de J. Puig i Cadafalch au congrès de Bucarest, portant sur l'origine des formes décoratives des églises moldaves, sont résumées dans le *Compte-rendu du Premier congrès international des études byzantines*, p. 22-24. Sur l'influence byzantine en Espagne, voir aussi N. Iorga, *Études byzantines*, I, p. 329-339 [la conférence « Byzance en Occident » donnée à l'Institut d'Histoire de l'Art d'Utrecht], en particulier p. 338. Sur la personnalité de Puig i Cadafalch, voir la contribution de Lucila Mallart dans ce volume.

[27] N. Iorga, « L'inter-pénétration de l'Orient et de l'Occident au Moyen-Âge », p. 35. Voir id., *France de Chypre*, Paris, 1931 (Collection de l'Institut Néo-hellénique, 10) ; id., *France de Constantinople et de Morée*, Conférences en Sorbonne, Bucarest, 1935.

[28] *Critobuli Imbriotae De Rebus per annos 1451-1467 a Mechemete II gestis*, édition et traduction roumaine par V. Grecu, Bucarest, 1963 (Scriptores byzantini, IV).

maîtres économiques d'une société appauvrie, et enfin par la suppression des restes de la domination latine dans les provinces. »[29]

En essayant de comprendre la conception historique qui sous-tend cette affirmation, on s'étonnera d'autant moins que Iorga soit également l'auteur d'une *Histoire de l'Empire ottoman* en cinq volumes imposants[30], dont le premier parut une quinzaine d'années avant le congrès de Bucarest, à l'époque même où paraissait à Londres *The Byzantine Empire* (1907). Cette *Histoire* n'est assurément pas « la grande infidélité de sa vie », selon l'expression de Vitalien Laurent, mais, au contraire, l'expression de sa conception unitaire de l'histoire médiévale et de son sens particulier des « permanences de l'histoire », pour reprendre le titre de sa communication présentée au Congrès international d'histoire à Zurich en 1938[31].

Cette conclusion renvoie à l'une des idées directrices de la conception de Iorga sur Byzance, énoncée dans le discours inaugural du congrès de Bucarest : *l'idée de la pérennité de Byzance après la chute de l'Empire*. Avant d'être théorisée et développée dans son célèbre ouvrage *Byzance après Byzance* (1935[32]), cette thèse avait été présentée pour la première fois dans une communication au Congrès international d'études historiques de Londres en 1913, publiée la même année à Bucarest sous le titre *La survivance byzantine dans les Pays roumains* : « La civilisation des Romains d'Orient – affirme Iorga – avait suscité chez leurs nouveaux voisins slaves ou slavo-roumains, mélangés parfois d'apports hétérogènes, comme les guerriers touraniens d'Asparouch au septième siècle, des formations politiques analogues, où le Tzar correspondait au César et un Patriarche nouveau était opposé à l'ancien »[33]. « Tout est byzantin », souligne Iorga, dans ces formations politiques et dans leur expression culturelle fondée sur les traductions : c'est Byzance que l'on retrouve, sous une forme différente[34].

Anticipant de vingt ans l'exposé plus développé de *Byzance après Byzance*, Iorga recense et examine succinctement les éléments de la survivance byzantine au nord du Danube – « le Danube d'Empire », selon sa propre expression dans une conférence des années 1920. Il commence par l'exode byzantin du XIVe siècle, qui touche également cette région, et par le despotat de Dobrotich (les villes de la mer Noire), consolidé grâce

---

[29] N. Iorga, « L'inter-pénétration de l'Orient et de l'Occident au Moyen-Âge », p. 38.

[30] Id., *Geschichte des osmanischen Reiches*, t. I-V, Gotha, 1908-1913.

[31] Id., « Les permanences de l'histoire ». Communication au Congrès international d'Histoire à Zurich, Bucarest, 1938, 20 p. (plaquette).

[32] Id., *Byzance après Byzance*. *Continuation de l'« Histoire de la vie byzantine »*, Bucarest, 1935 (Institut d'études byzantines) ([2]1971, [3]1992, et trad. anglaise par L. Treptow, Jassy, 2000).

[33] Id., *I. Les bases nécessaires d'une nouvelle histoire du Moyen Âge. II. La survivance byzantine dans les Pays roumains*. Deux communications faites, le 7 et 8 avril 1913, au troisième congrès international d'études historiques, à Londres, Bucarest, 1913 [*La survivance…* est reprise dans *Études byzantines*, II, p. 257-276], ici p. 23-24.

[34] Cf. id., « Les Balcans et l'Empire byzantin », dans *Études byzantines*, I, p. 343-352.

à une alliance familiale au profit des Byzantins. Il souligne ensuite le rôle de l'autorité ecclésiastique byzantine dans les débuts de l'État valaque et l'influence politique de Byzance dans les deux principautés roumaines, Valachie et Moldavie. Il conclut en évoquant la présence des Grecs après la chute de Constantinople et la dimension « byzantinisante » de certaines figures princières valaques, telles que Michel-le-Brave, Radu Mihnea et Constantin Brancovan. Les recherches menées dans la seconde moitié du XXe siècle et au cours des deux dernières décennies nuancent certains détails, sans toutefois remettre en cause le cœur de ses analyses[35].

De tout cela, de la conception historique structurée par les thèses présentées ici, naquit, dans l'esprit de Iorga après la Première Guerre mondiale, la conviction de la nécessité d'une coopération scientifique internationale capable d'étudier et d'approfondir l'ensemble de la civilisation byzantine telle qu'il la concevait : une histoire globale du Moyen Âge, où les formes impériales de l'Orient et de l'Occident s'interpénétraient. Une initiative similaire, sous une autre forme et avec des objectifs différents, avait déjà été envisagée par Krumbacher ; comme Iorga le rappelle, « le grand désir de Krumbacher avait été de réunir tous les byzantinologues pour un grand travail d'ensemble rénovateur »[36]. La guerre vint malheureusement interrompre ce projet, et sous la direction de Heisenberg – dont Iorga sauva la bibliothèque, en l'acquérant avec le concours du roi pour celle de son Institut sud-est européen – la dimension philologique de la *Byzantinische Zeitschrift* s'accentua, au détriment des grandes ambitions historiques que poursuivait Iorga. Le congrès de Bucarest se voulait, en quelque sorte, une résurgence de ce projet, sous une autre forme et avec de nouveaux objectifs. Quels étaient ces objectifs ?

Iorga explicite ces objectifs à plusieurs reprises dans ses travaux byzantins. On peut prendre comme exemple ce qu'il écrit dans *L'avenir des études byzantines*, où il se réfère directement au congrès de 1924, en lien avec la création d'une nouvelle revue générale de byzantinologie, de langue française : « Après le Congrès de Bucarest – affirme Iorga –, nous avons créé, étant donnée la disparition de la revue russe et les

---

[35] Dans une bibliographie en constante expansion, on retiendra notamment, en laissant de côté de nombreux articles, les ouvrages suivants : A. Pippidi, *Tradiţia politică bizantină în ţările române în secolele XVI-XVIII*, Bucarest, 1983 (²2001) ; id., *Byzantins, Ottomans, Roumains. Le Sud-Est européen entre l'héritage impérial et les influences occidentales*, Paris, 2006 ; V. Al. Georgescu, *Bizanțul și instituțiile românești până la mijlocul secolului al XVIII-lea*, Bucarest, 1980 ; M. A. Musicescu, *Tradition et innovation dans l'art du Sud-Est européen du XVe au XIXe siècle*, édition par O. Iacubovschi, Brăila, 2019 ; N.-Ș. Tanașoca, *Études byzantines et balkaniques*, édition par O. Iacubovschi et A. Timotin, Brăila, 2018 ; id., *Bizanțul și românii*, Bucarest, 2003 ; T. Teoteoi, *Byzantina et daco-romana. Studii de istorie și civilizație bizantină și românească medievală*, Bucarest, 2008 ; id., *Bizanț, romanitate orientală și români în Evul Mediu*, Bucarest, 2020 ; E. Stănescu (éd.), *Nicolae Iorga, istoric al Bizanțului. Culegere de studii*, Bucarest, 1971 ; O. Delouis, A. Couderc et P. Guran (éd.), *Héritages de Byzance en Europe du Sud-Est à l'époque moderne et contemporaine*, Athènes, 2013 ; A. Timotin, S. Pirivatrić et O. Iacubovschi (éd.), *Byzantine Heritages in South-Eastern Europe in the Middle Ages and Early Modern Period = Études byzantines et post-byzantines* 4 (11), 2022.

[36] N. Iorga, « L'avenir des études byzantines », dans id., *Études byzantines*, II, p. 3-18, ici p. 13.

difficultés contre lesquelles luttait Heisenberg pour la sienne, une revue de caractère plutôt français, mais rédigée sous la direction d'un savant belge d'une jeunesse et d'une énergie d'esprit tout à fait extraordinaires, d'une hardiesse à chercher les solutions nouvelles qui donnera, à l'avenir aussi, des pages nouvelles à l'Histoire de Byzance : il s'agit de M. Henri Grégoire. C'est le *Byzantion*. Il se distingue des revues byzantines précédentes par le fait qu'ici, on fait beaucoup d'histoire, même de l'histoire littéraire, car, pour la première fois, on y trouve des pages, d'un savant russe, qui représentent la méthode de l'histoire littéraire appliquée à Byzance, dans le sens dans lequel nous entendons l'histoire littéraire pour les pays de l'Europe Centrale et de l'Europe Occidentale »[37].

Pour Iorga, histoire et littérature vont de pair, et c'est dans cette perspective qu'il conçoit l'avenir des études byzantines, la direction vers laquelle elles devraient évoluer. Iorga réclame « une bonne collection des sources narratives de l'histoire de Byzance », ainsi qu'une « grande collection de documents concernant l'histoire de Byzance » ; « ils sont parsemés de tous côtés, – affirme Iorga – et il faudra bien alors qu'on forme, à côté de l'édition nouvelle des historiens, un recueil des chartes byzantines » [38]. Cependant, ce qui lui paraît le plus nécessaire et le plus urgent est de découvrir et de comprendre la littérature byzantine : « par-dessus les préoccupations de vocabulaire et de syntaxe, il y a donc dans la littérature byzantine quelque chose de vivant à découvrir. Car cette chose vivante est cachée sous toute espèce de formules prises dans des écrivains antérieurs, parfois dans des écrivains anciens. Il y a une croûte qu'il faut briser »[39].

Cet impératif se concrétise sous la forme d'un véritable programme de recherches dans une conférence donnée à l'Université de Genève en 1925, fondée sur les cours que Iorga avait dispensés à Bucarest une dizaine d'années plus tôt, et intitulée *La littérature byzantine : son sens, ses divisions, sa portée*[40]. Iorga commence par expliquer pourquoi la *Geschichte der byzantinischen Litteratur* de Krumbacher, dont il souligne les grands mérites, ne constitue pourtant pas une histoire de la littérature byzantine au sens où il l'entendait. Selon ses propres mots, « c'est un répertoire très abondant, fait avec un soin infini, donnant une bibliographie des plus complètes et des renseignements nombreux et précis sur la biographie des personnalités qui ont joué, dans un domaine ou dans un autre, un rôle important dans le développement de la littérature byzantine. Cependant, cette littérature reste encore, je ne dirai pas seulement à écrire, mais encore à définir, à en fixer le sens, à en marquer les divisions, à en faire un grand spectacle d'ensemble, rempli de cette vitalité qui existe dans cette littérature comme dans n'importe quelle autre »[41].

---

[37] *Ibid.*, p. 14.

[38] *Ibid.*, p. 15.

[39] *Ibid.*, p. 17.

[40] *Ibid.*, p. 67-94.

[41] *Ibid.*, p. 67.

Iorga propose d'abord l'idée d'une anthologie de la littérature byzantine, qui ne se limite pas à la production constantinopolitaine de style élevé, presque exclusivement centrée sur la vie politique de l'Empire. Henri Grégoire partage cette perspective, et ils envisagent ensemble la publication de cette anthologie à Bruxelles. Dans la vision de Iorga, dont on peut reconnaître la modernité, voire l'actualité, la littérature byzantine n'est pas « simplement et entièrement grecque » (p. 72), et lorsqu'elle est grecque, elle ne se réduit pas au seul style élevé (p. 73-74). La littérature reflète les différences de région et de niveau social. Ce qui l'intéresse avant tout, ce n'est pas la littérature de Cour et d'Église – bien qu'il reconnaisse que « même dans celle-là il y a de pièces de toute beauté » (p. 77) –, mais avant tout « la littérature non-officielle, parfois contre celle officielle ; par exemple les traces de la littérature qui avait pris la défense des iconoclastes » (p. 81)[42], la philosophie byzantine, à partir des commentaires d'Aristote et de Platon (p. 82)[43], et surtout les *Vies* de saints, dans leur dimension littéraire : « sans cesse accumulées et transformées » ; « après l'ancien roman de l'Antiquité, – affirme Iorga – celui de l'époque byzantine existe donc aussi, par les hagiographes » (p. 83)[44]. Il souligne également leur influence sur la littérature russe jusqu'au XIXe siècle et, de manière plus générale, l'impact de la littérature byzantine sur les littératures du Sud-Est européen (bulgare, serbe et roumaine) (p. 84).

Ce qui intéresse Iorga avant toute chose, c'est la littérature vivante, qu'il estime pouvoir trouver davantage dans les provinces que dans la capitale. Cette vie provinciale constitue, selon lui, la véritable vie de l'Empire, telle que la conçoit l'auteur de l'*Histoire de la vie byzantine* (t. I-III, Bucarest, 1934-1936). La communication

---

[42] Ce vœu a été entre temps comblé. Sur la littérature de l'époque iconoclaste, voir L. Brubaker, J. Haldon (éd.), *Byzantium in the Iconoclast Era, c. 680–850: A History*, Cambridge, 2011 ; L. Brubaker, *Inventing Byzantine Iconoclasm*, Londres, 2012 ; M. Humphreys (éd.), *A Companion to Byzantine Iconoclasm*, Leiden – Boston, 2021 (Brill's Companions to the Christian Tradition, 99).

[43] La philosophie byzantine a pris du temps à s'imposer comme domaine d'études autonome : voir B. Tatakis, *La philosophie byzantine*, Paris, 1950 ; G. Kapriev, *Byzantine Philosophy. A Systematic Perspective*, Leiden, 2025. Des collections des écrits philosophiques byzantins existent depuis quelques décennies, avec un rythme de publication soutenu : *Corpus Philosophorum Medii Aevi – Philosophi Byzantini*, éd. Académie d'Athènes, 12 volumes parus à ce jour, depuis 1984 ; *Commentaria in Aristotelem Graeca et Byzantina* (CAGB), éd. Académie de Berlin, 11 volumes parus à ce jour, depuis 2007. Voir aussi *Michaelis Pselli Philosophica Minora*, vol. I *Opuscula logica, physica, allegorica, alia*, éd. J. M. Duffy, Leipzig, 1992; vol. II *Opuscula psychologica, theologica, daemonologica*, éd. D. J. O'Meara, Leipzig, 1989.

[44] Longtemps étudiée notamment comme source historique, l'hagiographie byzantine a commencé depuis quelques décennies à être également examinée dans sa dimension littéraire ; voir notamment les contributions réunies dans les volumes suivants : P. Odorico et P. Agapitos (éd.), *Les vies des saints à Byzance : genre littéraire ou biographie historique ?*, Paris, 2002 ; A. Rigo, M. Trizio et E. Despotakis (éd.), *Byzantine Hagiography: Texts, Themes and Projects*, Turnhout, 2018 ; S. Efthymiadis (éd.), *The Ashgate Research Companion to Byzantine Hagiography*, 2 vol., Routledge, 2011-2014 ; A. Lampadaridi, V. Déroche et Ch. Høgel (éd.), *L'histoire comme elle se présentait dans l'hagiographie byzantine et médiévale*, Uppsala, 2022.

présentée au Congrès d'études byzantines à Rome en 1936, intitulée précisément « La vie de province dans l'Empire byzantin »[45], souligne l'importance des provinces et des sources comme la chronique de Malalas pour la connaissance de l'histoire de la ville d'Antioche à la fin de l'Antiquité, mais aussi comme référence pour d'autres villes, telles qu'Oronte ; il évoque également les récits de Jean de Nikios et de Sébéos, concernant l'Égypte et l'Arménie, et insiste surtout sur l'importance des *Vies* de saints pour l'histoire provinciale (p. 148). Au même titre, il souligne la nécessité et l'urgence de constituer un Corpus des inscriptions byzantines (p. 155). Dans les dernières années de sa vie, Iorga accorde une importance croissante à cette vie provinciale, tant dans les villes que dans les villages[46]. Pour sa dimension urbaine, il se réfère toujours aux exemples italiens, là où, pour reprendre sa formule, « la cellule urbaine prépare la nation » (p. 170). La communication intitulée *Le village byzantin*, qu'il envisageait de présenter au Congrès d'études byzantines prévu à Alger en 1939, en témoigne ; il en publie le texte dans le second tome de ses *Études byzantines*[47].

Son *Histoire de la vie byzantine* reflète pleinement cet intérêt et cette vision. Iorga n'a cependant pas écrit l'*Histoire de la littérature byzantine* qu'il aurait sans doute souhaité rédiger, et qui aurait placé la littérature byzantine aux côtés des autres littératures médiévales, qu'il connaissait si bien – lui qui avait déjà publié une *Histoire des littératures romanes* en trois grands tomes[48]. Il a néanmoins défini le cadre, l'étendue et la portée de cette histoire, qu'il concevait comme indissociable de l'histoire et de l'art – il avait toujours plaidé pour une meilleure connaissance de l'art byzantin et de son rayonnement. Cette ambition constituait sans aucun doute une part essentielle de l'objectif qu'il poursuivait en réunissant les byzantinologues pour un travail collectif et de longue haleine : c'était le sens même du congrès de Bucarest. Comme la plupart de ses initiatives – parmi lesquelles la fondation de l'Institut d'Études sud-est européennes en 1914, « le premier institut de byzantinologie qui fut au monde », selon Vitalien Laurent[49] – le premier congrès des études byzantines était destiné à connaître une longue et féconde postérité, dont l'ampleur se mesure aujourd'hui, après le succès du congrès de Venise et avant le XXVe congrès, qui se tiendra l'année prochaine à Vienne.

---

[45] N. Iorga, *Études byzantines*, II, p. 147-171.

[46] Voir maintenant J. Lefort, C. Morrisson et J.-P. Sodini (éd.), *Les Villages dans l'Empire byzantin (IVe–XVe siècle)*, Paris, 2005 ; S. E. J. Gerstel, *Rural Lives and Landscapes in Late Byzantium: Art, Archaeology, and Ethnography*, Cambridge, 2015; F. Kondyli, *Rural Communities in Late Byzantium: Resilience and Vulnerability in the Northern Aegean*, Cambridge, 2022.

[47] N. Iorga, *Études byzantines*, II, p. 375-412.

[48] Id., *Istoria literaturilor romanice în dezvoltarea şi legăturile lor*, t. I-III, Bucarest, 1920 ([2]1968).

[49] V. Laurent, « Nicolas Iorga, historien de la vie byzantine », p. 21.